L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 9 MARS 1859.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES
G. F. WEISSE. N. DUFOUR
B. DUVERGES. S. HARDY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
MERCREDI MATIN, 9 MARS.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine." à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes l'encan de ce jour.

Par Blache & Lecamoust, 77, Chartres—manteaux en soie, toiles d'Irlande, toiles imprimées, etc.

Par C. E. Girardey & Co, à l'Arcade de Banks—40 esclaves de choix—Deux magasins de valeur, en briques, à 3 étages, rue du Canal, et actions de la compagnie de l'hôtel St Charles.

Par E. B. Sylvre; à divers ensuite, commençant par l'entrepôt de Sossite, coin Tchoupitoulas et Suzette—tabac avarié.

Par D E Morphy, au magasin de John E. Fischer, 48, Gravier—Cigares d'Allemagne.

Par R. Turpin—Sur la Levée, entre les deux marches, à 5 heures—vin rouge de Catalogne, absynthe.

Documens à consulter.

Nous avons donné dernièrement la composition de l'armée française. Au moment où une lutte paraît de plus en plus devoir éclater en Europe, nous croyons devoir mettre également sous les yeux de nos lecteurs l'effectif de l'armée de la confédération germanique. On verra par ces chiffres, à supposer que l'Allemagne entière prenne parti pour l'Autriche, quelle masse d'hommes peut être mise en mouvement dans ce grand conflit qui se prépare :

En temps de paix, l'armée de la Confédération germanique se compose de 458,215 hommes d'infanterie, 79,030 de cavalerie, 54,172 d'artillerie, 11,943 pionniers et soldats du génie, état-major 1,291 hommes, en tout 604,651 hommes. Si à ce nombre, qui est celui des combattans, on ajoute celui des non-combattans (service de santé, employés, etc) qui est de 41,327 hommes, le chiffre total de l'armée confédérée se trouve être de 645,978 hommes. Ce total se répartit entre les différens corps d'armée, ainsi qu'il suit : les 1er et 2e corps d'armée (Autriche), 135,750 hommes d'infanterie, 26,694 de cavalerie, 19,359 d'artillerie, 6,139 de pionniers et de troupes du génie, soit en tout 198,344 hommes. Les 4e, 5e et 6e corps d'armée (Prusse): 127,313 hommes d'infanterie, 24,220 de cavalerie, 14,475 d'artillerie, 3,014 de pionniers et de soldats du génie, en tout 169,022 hommes. Le 7e corps d'armée (Bavière) : 37,128 hommes d'infanterie, 7,143 de cavalerie, 5,973 d'artillerie, 860 de pionniers et de soldats du génie, en tout 56,174 hommes. Le 8e corps d'armée (Wurtemberg, Bade et grand-duché de Hesse) : 34,802 hommes d'infanterie, 7,406 de cavalerie, 5,844 d'artillerie, 731 de pionniers et de soldats du génie, en tout 51,085 hommes. Le 9e corps d'armée (Saxe, Hesse-Electorale) : 33,322 hommes d'infanterie, 7,377 de cavalerie, 4,596 d'artillerie, 583 pionniers et soldats du génie, en tout 53,898 hommes. Le 10e corps d'armée (Hanovre et Etats du nord de l'Allemagne) : 33,584 hommes d'infanterie, 5,190 de cavalerie, 3,995 d'artillerie, 616 pionniers et soldats du génie, en tout 50,855 hommes. Infanterie de réserve, 16,891 hommes.

Nous empruntons à un journal de Paris, le *Moniteur de la Flotte*, le statistique suivante :

Le rôle important que joue l'Autriche dans la situation politique actuelle nous a donné l'idée, dit le *Moniteur de la Flotte*, de faire connaître à nos lecteurs la population des différentes nationalités dont se compose cet empire. D'après le recensement le plus récent, la population approximative de tout l'empire, en 1857, s'élevait à 36,411,309 ames, répartie de la manière suivante :

La basse Autriche proprement dite	1,714,608
La haute Autriche	755,250
Salzbourg	154,379
La Styrie	1,095,078
La Carinthie	346,150
La Carniole	505,886
Le littoral	613,066
Le Tyrol et le Vorarlberg	925,066
La Bohême	4,909,918
La Moravie	1,927,146
La Silésie	479,321
La Galicie avec Cracovie	5,056,647
La Bukowine	569,506
La Dalmatie	433,337
La Lombardie	3,009,500
La Vénétie	2,402,960
La Hongrie	8,744,418
La Voivodie serve et le banat de Temeswar	1,674,428
La Croatie et l'Esclavonie	967,136
La Transylvanie	2,283,572
Les frontières militaires de Turquie	1,854,794

Ces 39 millions d'ames occupent 8,184,849 habitations, partagées entre 577 villes, 970 faubourgs, 2,436 bourgs, 71,420 hameaux, et 5,720,040 maisons isolées.

La population de l'empire a augmenté dans les six dernières années de plus d'un million et demi d'ames, dans la proportion de 18 0/0 dans la capitale, de 16 0/0 dans Prague, de 19 0/0 pour Brunn, de 14 0/0 pour Milan, de 19 0/0 pour Pesth, de 18 0/0 pour Temeswar, de 12 0/0 pour Agram, de 8 0/0 pour Hermanstadt, de 10 0/0 pour Laybach, de 11 0/0 pour le Gratz, et de 23 0/0 pour Troppau.

Contrairement aux capitales des autres pays, l'année dans laquelle ville d'Autriche qui a éprouvé la plus faible augmentation de population.

L'enseignement serait incomplet si nous ne donnions pas la distribution de cette population entre les diverses nationalités : elle se divise ainsi : Allemands, 7,870,719 ; Slaves, 14,802,751 ; Roumans, 8,051,906 ; Magyares, 4,866,556 ; autres races, 817,712, dont 15,706 Arméniens; 706,457 juifs, et 95,000 hors de cette comprie dans les nationalités dont ils parlent la langue, et 85,769 Bohémiens (Zingaris), etc.

Les nouvelles télégraphiques apportées par les dernières steamers ont un caractère de vérité qui n'a pu échapper à nos lecteurs. A l'appui des appréhensions évidentes qui règnent, en ce moment, en France, nous citerons les passages suivans du bulletin commercial du journal la *Presse* :

"La situation ne s'est pas améliorée de pulie transactions. Le commerce se restreint ses affaires afin de n'être surpris par aucune éventualité. On se montre plus réservé pour les conditions de crédit, et plus disposé à faire des concessions sur le prix pour vendre au comptant. Il ne se fait d'ailleurs aucun achat de quelque importance par spéculation, mais uniquement pour les besoins ordinaires de la consommation. Le commerce a pu facilement prendre des mesures de précaution dès que la question de la paix ou de la guerre fut agitée ; car ses opérations n'avaient pas repris, depuis la fin de 1857, une grande activité, et l'année 1858 tout entière avait été employée à faire des rentrées de capitaux, et à écouler des marchandises qui n'étaient jamais remplacées que partiellement. C'est seulement vers le mois de décembre dernier que l'on avait recommencé à étendre un peu les opérations et les crédits. Mais les stocks de marchandises sont très modérés dans les entrepôts et dans les magasins, et l'on paraît décidé à attendre, dans une prudente réserve, que les causes de guerre en disparaissent pour faire aucune entreprise de quelque importance."

Plus loin le même journal ajoute que, beaucoup de commissions ont été retirées aux fabricants de Lyon et de St-Etienne. A Paris, la vente a été presque nulle, dit-il, dans les magasins de nouveautés, et les autres branches d'industrie ont vu se prolonger la morte-saison qui suit d'ordinaire le mouvement d'affaires du mois de décembre.

Ce tableau n'est certainement pas de nature à détruire les impressions inquiétantes qui s'étaient manifestées, dès le principe, dans l'opinion publique.

Nous n'attendons des renseignements plus complets pour apprécier la situation au point où nous la représentent les derniers avis d'Europe.

Le Conseil de Ville n'a pas siégé hier soir.

Eugène Warburg.—La mort vient de frapper la Louisiane dans un de ses enfans qui promettait d'illustrer son pays. Nous apprenons la mort de M. Eugène Warburg, de la Nouvelle-Orléans, décédé à Rome le 13 janvier dernier.

M. E. Warburg, après avoir étudié la sculpture dans la ville immortelle, était parvenu déjà à un talent remarquable qui laissait espérer un bel avenir. La mort, en l'atteignant au début d'une carrière qui s'ouvrait si brillante devant le jeune artiste, ne lui a pas laissé le temps de compléter son œuvre.

Eugène Warburg est pris, incontestablement une place éminente dans la pléiade de ces artistes américains qui s'étudient à ajouter un rayon de plus à l'illustration de leur patrie. C'est une perte pour l'Amérique, un deuil pour la Nouvelle-Orléans, un vide dans les arts.

Mlle Piccolomini.—La célèbre "petite princesse" comme on l'appelle volontiers, Mlle Piccolomini fera sa première apparition vendredi prochain, sur le Théâtre d'Orléans, dans le rôle de la *Traviata* qui a été le plus beau de ses rôles et un triomphe véritable.

Mlle Piccolomini est arrivée hier dans notre ville par le chemin de fer de Jackson.

Daguerréotype et photographie.—M. E. Moissonet, a ouvert dernièrement des ateliers de daguerréotype et de photographie au No 6, rue du Camp. La foule les a tout de suite envahis, depuis M. Moissonet est, dans sa spécialité, un des plus habiles artistes que renferme la Nlle-Orléans. Les portraits qui sortent de ses mains sont parfaits de ressemblance et irréprochables sous le rapport de l'exécution. Nous appelons l'attention sur l'annonce ce que l'on trouvera aujourd'hui dans nos colonnes.

Dépêches télégraphiques
TRANSMISES A L'ABEILLE.

AUTRES NOUVELLES PAR L'EUROPA.

Marché des céréales.—Liverpool, 19 février.—Farine lourde en cloture, mais sans variations, aux cours de la semaine dernière. Blé lourd; blé rouge de l'Ouest 5s 9 d. à 6s 2 d. par nouvel; mais mélangé et jaune 5s 10 d. à 6 1 2 d.; blanc 7s 1 d. à 7s 4 d. par cinter.

Richardson, Spence & Cie rapportent : le bœuf sans variations, aux cours précédents; porc lourd; bacon ferme mais calme; graisse lourde à 60 s. Les mêmes autorités cotent le sucre lourd avec une légère baisse sur les qualités inférieures. Café ferme en cloture, aux cours précédents; riz sans variations, résine 10s; résine commune 4s 9 d.; esprit de térébenthine 39 à 40 s.

Londres, 19 février.—Baring frères & Cie rapportent que le marché des céréales à Londres a formé lourd. Le marché des fers sans variations aux cours précédents. Sucre très ferme; thés de toutes qualités très fermes; sécurités américaines sans changement.

Washington, 7 mars.—La résolution de M. Seward, de New-York, présentée au Sénat et relative aux différents contrats pour l'entretient des couches du Mississipi et aux sommes qui ont été payées, a été adoptée aujourd'hui.

Nouvelles maritimes. Des avis de Port Praya du 26 janvier disent que le batiment des Etats-Unis *Cumberland* était dans ce port et devait partir pour Gorée.

Le sloop de guerre des Etats-Unis *Dale*, est parti pour Monravia.

Le croiseur des Etats-Unis *Vincennes* était attendu tous les jours.

LEGISLATURE DE LA LOUISIANE.

Baton Rouge, 8 mars—M. St-Paul a présenté, aujourd'hui, un bill relatif à l'hôpital de Charité.—*Référé* à un comité. Il a également présenté un bill pour prohiber la vente des billets de loteries.

L'honorable Pierre Soulé a été invité à prendre un siége dans l'enceinte du Sénat.

Le bill fixant les honoraires du bureau des terres de l'Etat a été adopté.

Celui relatif à certaines obligations de compagnies insolvables a été également adopté.

Chambre—M. Lawrason a présenté un bill pour empêcher les fraudes dans l'emploi de fausses marques, étiquettes ou autres désignations.

Le bill relatif à une addition de 1,000 hommes à la milice a été adopté au Sénat :

Bill pourvoyant aux dépenses contingentes de l'Assemblée législative.

Le bill prohibant les licenses accordées aux personnes de couleur libres, pour tenir des cabarets.

Le bill autorisant la Compagnie du railroad de Clinton et Port Hudson à faire un emprunt en hypothéquant son chemin de fer.

Le bill relatif à l'emploi de personnes de couleur libres, qui viennent d'autres Etats ou de pays étrangers.

Le bill rappelant la loi de 1856 concernant le taux d'intérêt—Adopté.

Le bill prohibant l'emprisonnement des esclaves dans le pénitentiaire a été adopté à sa 3me lecture.

Telegraphe de la Balize.

Nouvelles de la Californie de huit jours plus récentes—Arrivée du Quaker City—Un million-deux-cent-mille piastres en or—Nouvelles du Mexique.

Passe Sud-Ouest, 8 mars—Le steamer de la maile de Tehuantepec Quaker City, capitaine Shufeldt, a travaillé la barre cette après-midi à quatre heures. Il apporte les malles et des passagers venus par voie de Tehuantepec. Ce steamer est parti de Minatitlan le 5, et apporte des nouvelles de San Francisco jusqu'au 19.

Le steamship *Golden Age* est parti de San Francisco avec $1,200,000 en or et 99 passagers, dont il en prend une route de Tehuantepec; le reste, ainsi que l'or, se dirige sur Panama.

Il y a eu de fortes pluies dans toute la Californie.

Les nouvelles des mines étaient très favorables. Il y avait abondance d'eau pour le lavage du minerai, et l'on obtenait de beaux résultats dans les fouilles.

Les affaires étaient en grande activité à San Francisco, et les nouvelles y étaient aussi florissantes depuis nombre d'années.

Nouveaux renforts—Le steamer *Uncle Sam* qui était parti de San Francisco avec 300 hommes de troupes, est remonté à la rivière Colorado, pour en prendre d'autres. Cette expédition est faite contre les Indiens Mohavas.

—Un nommé James Frauzer a été tué à San Francisco par un ancien officier de police, nommé Durel, à la suite d'une querelle.

DERNIERES NOUVELLES DU MEXIQUE.

Passe Sud-Ouest, 8 mars.

Le Quaker City rapporte que des nouvelles récentes du Mexique avaient été reçues à Minatitlan, et confirmaient tout ce que nous avons appris par le *Tennessee*.

Miramon était toujours à Orizaba, se préparant à marcher sur Vera Cruz. Il faisait force emprunt pour les frais de la campagne.

Le président Juarez et les habitants de Vera Cruz se disposaient à défendre vigoureusement la place.

Notre nouveau ministre au Mexique.—Ses instructions.

Washington, 8 mars—M. McLane, nouvellement nommé ministre au Mexique, partira demain pour la Nouvelle-Orléans, afin de se rendre à Vera Cruz sur le steamer *Tennessee*, qui partira le 15.

Si M. McLane n'arrive pas à temps à la Nouvelle Orléans, le département d'Etat expédiera une dépêche à l'agent du steamer Tennessee qui l'attendra avant son départ.

Le ministère a reçu pour instruction de reconnaître le pouvoir qui lui paraîtra le plus apte à se maintenir au Mexique, afin que les puissances étrangères ne trouvent pas un prétexte d'intervenir dans cette reconnaissance.

Le Sénat a ratifié divers traités faits avec les Indiens des territoires de l'Orégon et de Washington.

Le bill fait avec la Nouvelle Grenade a été amendé par l'insertion d'une clause qui porte que ceux qui n'auront pas présenté leurs réclamations contre ce gouvernement, pourront le faire avant la conclusion du traité.

Le général Herron qui a rédigé ce traité avec M. Cass, demande qu'une clause y soit insérée pour le réglement de toutes questions où se trouveraient intéressés les citoyens des deux pays. Il a également demandé que la question du transit des malles, à travers l'isthme, ainsi que le droit de tonnage, soient bien spécifiés dans ce traité.

Le Sénat aura terminé ses travaux exécutifs, jeudi ou vendredi.

Le Parlement Canadien. — Nouvelle entreprise pour un câble sous-marin.

Toronto, 8 mars.—Le Parlement vient d'adopter une résolution pour prier le Président des Etats-Unis de recommander au Congrès l'adoption d'un bill pour incorporer une compagnie qui relierait l'Amérique à l'Angleterre, par le moyen d'un câble sous-marin partant de Greenland, Iceland et Fair Island.

Mort du maire de poste général.

Washington, 8 mars—M. Brown, le maître de poste général, a rendu le dernier soupir ce matin, à sa résidence en cette ville.

Le Nebraska contre le Kansas.

Washington, 8 mars—Après une séance exécutive, le Sénat s'est occupé d'un mémoire qui lui a été présenté par le vice-président Breckenridge, et venant d'un grand nombre de citoyens du Nebraska qui protestaient contre l'annexion, au Kansas, d'une partie de leur territoire.

ARRIVEE DU CAHAWBA.

New-York, 5 mars—Ce steamer vient d'arriver ici, de la Nouvelle Orléans via la Havane. Il n'apporte aucune nouvelle importante.

Détroit, 8 mars—Une dépêche reçue d'Adrian, annonce qu'on a retrouvé les restes de l'infortuné aéronaute Ira Thurston, qui avait fait une ascension l'automne dernier et dont on n'avait plus entendu parler. Le malheureux a expiré auprès de son ballon.

Memphis, 8 mars.—La rivière s'est élevée de 4 pieds 6 pouces pendant les dernières 24 heures et monte encore. L'eau est maintenant à 8 1[2 pieds au-dessus du plus hautes étages.

Vicksburg, 8 mars.—Le steamer Montgomery a passé à 9 heures hier au soir.

CHRONIQUE LOCALE.

Cour Suprême.—La Cour Suprême a rendu les décrets suivants. lundi dernier, 7 du courant.—Jackson et Von Pelt vs Sam'l W. Moore, décret maintenu.—A. B. Ker & A. H. Forrest vs W. B. Millar; décret renversé.—B. D. Robert vs H. R. Leit ; décret maintenu.—F. M. Jackson et al. vs Allen Jones et al; décret maintenu.—James Moodie vs C. E. Cambell, tuteur; B. N. Portier, sub. tut. inter.; le tribunal refuse une nouvelle audition de cause.—John W. Wolworth et al. vs John Booth; décret maintenu.—J. B. Auguste Toussaint vs J. B. L. Cambot, tuteur; B. N. Portier, sub. tut. inter.; le tribunal refuse une nouvelle audition de cause.—Jacques Fuzelier et al.; décret maintenu.—Thos R. Sutton vs W. B. Calhoun, les héritiers Martin inter.; la pétition d'intervention est mise hors de Cour, le tribunal accorde au demandeur la moitié nord de la section 23, le décret au sujet des autres morceaux de terre est maintenu en faveur du demandeur et celui-ci est condamné à payer $250 au défendeur.—Priestly et Bein vs C. M. Foggett et al, Francis Tahrenback et al. app.; décret maintenu.

Les accusations—Conrad Moeth et Wm Albert, accusés de vol avec effraction : Mme Albert, accusée de complicité, ont comparu devant le recorder Wilts.—Les témoignages ont établi que le policeman Brady arrêta Moeth à quatre heures et demie du matin, au coin des rues Conti et Royale ; le prisonnier emporta un sac de linge. Le garçon le lui ayant questionné, il avoua qu'il avait pris le linge dans la maison de A. Hick, rue aide. Moeth accompagna des officiers chez le complice, rue Jules, près Baronne, où l'on découvrit un autre sac de linge et des effets de valeurs. Albert fut arrêté et conduit au poste. Les recéleurs ont été envoyés au parquet de la Première Cour de District.

G. A. Bernard et L. B. Peire, accusés d'assaut et de coups et blessures, Benoit et sa compagnie, le 23 du mois dernier, dans le Faubourg de l'Annonciation, sur le Boulevard Magnolia. Peire a été acquitté et Raymond condamné à vingt cinq piastres d'amende.

Paul Bonnet, accusé d'acquisition de fausses piastres pour avoir exposé de la mauvaise viande, le 8 du courant, au marché Frémé.

Chas Fatiorel, h. c. l., passera six mois et Thos Marks un mois à la maison de travail pour s'être introduit nuitamment dans une maison.

—Devant le recorder Summers, Thomas Martin a formulé une plainte contre Andrew Smith et John Bryan. Il déclare que le dimanche, 27 du courant, ledit Smith, accompagné de deux de ses amis à l'ouvrage Poydras et Dryades, Andrew Smith, que le plaignant voyait pour la première fois et avec lequel il ne pensait nullement se quereller, se mit à parler de batailles et annonça qu'il avait assisté le matin même à un combat de pugilat. Smith, sans avoir été provoqué, frappa le plaignant, le prit par la tête et lui enleva à coups de dents le bout du nez et un morceau de l'oreille. Darby accompagnait Smith et semblait être son ami ; le plaignant ne lui a rien vu faire de mal. Les autres témoins ont exonéré Darby. Ce dernier a été mis en liberté et Smith envoyé en prison en attendant sa comparution devant la Première Cour de District.

Mary Cook dit qu'Ellen Muchlor l'a assommé, dimanche, et a voulu lui fendre la tête d'un coup de hache.

Premier Cour—Le juge Hunt a chargé M. C. Dufour de défendre Fuentes, le meurtrier de la jeune mexicaine.

L'Avocat de District n'a pas trouvé lieu à poursuivre John Goodrich, accusé d'assaut et batterie.

John Laydam, déclaré coupable de larcin, a été condamné à trois mois de prison.

L'accusation (assaut à main armée) portée contre John O'Neil est mise hors de Cour.

Le juri a déclaré John Delucas, Andrew Finegan et David Gibbs coupables de larcin.

James T. Hallett s'est reconnu coupable de faux. Il est en prison en attendant que le juge prononce la sentence.

Thibbs et Genoude.—On lit dans un journal :

"M. Charles Thiers, frère de l'ancien ministre, qui était chancelier à Anône, vient d'être nommé vice consul à Girgenti en Sicile.

"Le dernier fils de l'abbé de Genoude, l'ancien propriétaire et rédacteur de la *Gazette de France*, qui était chancelier à Richmond (Etats-Unis), est nommé vice consul à Sydney en Australie."

Demande en mariage. — "Une scène assez curieuse se passait dernièrement dans une maison voisine du théâtre des Italiens, à Paris. Des cris terribles s'étent fait entendre dans un appartement occupé depuis peu de temps par un jeune homme nommé Henri S...., plusieurs personnes, notamment Mme X...., demeurant sur le même palier, prétendirent dans ce logement. On trouva le jeune homme se tordant sur le parquet, les yeux hagards, l'écume à la bouche, et paraissant en proie aux plus horribles souffrances. Près de lui, sur une table, était une bouteille contenant un reste d'acide sulfurique. Il fit comprendre qu'il avait avalé ce qui manquait avec l'intention de s'empoisonner.

"On courut chercher deux médecins, et en même temps on avertit le commissaire de police de la section des Italiens, qui se rendit aussitôt près du malade. Lorsqu'il arriva celui-ci paraissait au plus mal. A la dame X.... prendre sur lui pour prononcer ses dernières paroles, il dit d'une voix faible : — Madame, voici les médecins. Si, par miracle, je parvenais à me sauver, consentirez-vous à me prendre pour mari? — Je vous le promets, répondit la dame X....

"Cependant, les médecins étaient arrivés. La dame X.... et les autres personnes, à l'exception du commissaire, s'étaient retirées, ils tâtèrent le pouls au malade et parurent fort étonnés. Les questions adressées lui ne lui arrêtèrent établirent qu'il n'y avait pas d'empoisonnement ni aucune espèce de maladie. Pendant le interrogatoire le magistrat, le jeune homme parut recouvrer subitement la santé. Il avoua que son empoisonnement n'était qu'une feinte pour attendrir le cœur de la dame X.... qui, il était dévorant amoureux, et qui, jusqu'à ce jour, avait refusé de l'épouser.

"Le commissaire de police a adressé une sévère admonition à Henri S...., et a rédigé contre lui un procès verbal."

Une femme pour un louis. — Un journal de Paris raconte sur Aude, un vaudevilliste de talent, d'après lui, M. Monnier, dit il y a quelques années, l'anecdote suivante :

Aude, qui cherchait toujours quelque type pour son théâtre, était un jour dans un cabaret, et fut témoin d'une querelle assez vive entre un mari et sa femme : "Que je serais heureux le jour que je serais débarrassé de toi!" s'écriait le mari. La femme était jeune et gentille.

—Comtien voulez vous la vendre, votre femme, je vous l'achète, si madame y consent.

—Ah ! bien volontiers, répondirent ensemble la femme et le mari. Donnez m'en un louis.

—Le voilà."

Aude prit la femme sous le bras, l'emmena chez lui, et, pendant quarante jours, ils vécurent ensemble dans la meilleure intelligence, sans aucune réclamation du mari vendeur.

FEUILLETON.

LES MARIAGES DE PARIS.

TRENTE ET QUARANTE.

IV.

REVERIES INNOCENTES.

Lorsqu'un homme en âge d'aimer, c'est-à-dire de quinze à soixante et quinze ans, a rencontré au théâtre ou dans un bal une femme qui lui a plu, il emporte au fond de son cœur une petite provision de plaisir qui ne s'épuise pas en un jour. Pendant toute une semaine, et plus longtemps quelquefois, on est poursuivi par un arrière-goût de tendresse ; on voit l'univers d'un œil plus bienveillant, on trouve une douce saveur à des rentes comme une vague suavité d'amour. Cet état de contentement doit se prolonger tout au moins pendant deux mois, si on a un jouissant le moins sont les cœurs renfermés et languissants auxquels il faut un mois pour digérer le premier rire rose. Ils ne laissent aller sans efforts au courant d'une douce et mélancolique espérance : ils contemplent dans le miroir magique de la mémoire une image qui leur sourit ; ils se berent eux-mêmes, et ils ferment leurs yeux à la lumière aigre de la réalité, pour rêver plus commodément à ce qui les charme.

Mais l'image que nous avions précieusement renfermée au fond de notre cœur, cette douce image qui nous a tant charmés, s'altère au bout de quelques jours. Elle se trange, elle s'irise, elle se déforme ; l'imagination la surcharge de traits grotesques. Bientôt elle est aussi indécise et aussi vaporeuse que l'ombre d'un pêcheur matinal qu'on aperçoit au loin dans le brouillard des lagz. Un instinct secret nous avertit qu'elle va disparaître, et nous cherchons vainement à la retenir entre nos mains, comme Ulysse aux enfers voulait serrer dans ses bras le chêne impalpable de ses anciens amis. Elle s'efface enfin, si une heureuse rencontre ne remet pas sous nos yeux l'original dont nous avons perdu le portrait.

C'est ainsi que Méo faillit égarer l'image de la belle Emma. Pendant un mois entier il se laissa aller doucement au bonheur d'aimer, qui est tout en nous. Il ne doutait pas qu'Emma ne fût pas ou prou sa voisine, et il attendait l'occasion de la revoir, sans toutefois courir après elle ; vous aurez dit qu'il se faisait scrupule de violenter le hasard. Chaque fois qu'en fermant les yeux il voyait la jolie tête blonde de Mlle Bitterlin, les veines de son cou se gonflaient, comme s'il eût brûlant l'amour qui l'eût pris à la gorge ; il racontait au passant la vie de mondie et vertueuse ; il ne voyait plus en cour sur les indifférents et les inconnus ; mais il n'éprouvait nul besoin de répéter à Emma ce qu'il lui avait déclaré. Si l'on était venu lui dire : "Tu ne la reverras jamais !" il serait peut-être mort de douleur ; cependant il ne soupçonnait pas de la rompre tout de suite. Il aimait passivement, comme on a chaud ou froid.

La vigueur de son caractère ne se réveillait qu'au souvenir des dangers dont Emma l'avait averti. Il croyait avoir un rival, et dans cette pensée il portait une sombre poignard. C'était assurément un homme des plus civilisés, mais imbu d'une idée italienne sur l'aplanissement des obstacles. Si on lui avait montré son rival au milieu de la rue, il se serait vu tout simple de le tuer directement, non par jalousie ou par vanité froissée, mais pour n'avoir plus de rival.

Au milieu de ces préoccupations, il s'aperçut un matin que l'image de la belle inconnue était beaucoup moins nette dans sa mémoire. Ce changement le surprit. Il ferma les yeux pour mieux voir en lui-même ; mais les traits de ce délicieux visage se mirent à flotter aussi confusément que les ombres du château dans le cours rapide du Rhin. Les couleurs étaient toujours aussi vives, mais le dessin fuyait à travers l'eau. Tous les efforts qu'il fit pour préciser l'image ne servirent qu'à l'effacer un peu plus ; il était comme un malade qui, afin de prendre le voir un pastel, l'essuie proprement avec un mouchoir. Bientôt il fut pris d'un vrai désespoir et pleura son illusion aussi amèrement que si elle était morte, parce qu'il le sentait bien malade. Mais en même temps il tendit les ressorts de sa volonté et se mit à battre Paris comme un fou pour y découvrir Emma.

De son côté, Mlle Bitterlin avait emporté au fond du cœur un petit souvenir, faible et confus, comme un enfant rêveur qui sous une porte cochère, et elle le nourrissait secrètement. Lorsqu'elle rentra au logis, après la grande aventure de salle, son unique sentiment était la peur. Elle se voyait sous les yeux du capitaine ne vinssent lire dans son âme, et le fait est que sa physionomie candide était transparente comme le cristal. La journée lui parut interminable, parce qu'elle la découpa en cent actions diverses. Elle se donna plus de mouvement qu'à l'ordinaire ; elle resta moins assise ; elle fut comme l'oiseau qui sautille de branche en branche. Elle chanta d'une voix qui ne lui était pas naturelle ; elle fit des broderies et moulinait quelque chose de saccadé et de métallique. Elle n'osait regarder mon père, ni sa complice Agathe, elle craignait même de rencontrer chez Mme Bitterlin à ce qui s'était passé dans la matinée, tant elle redoutait la question familière du capitaine : "A quoi pensais-tu?" Son cœur était comme une cachette où l'on a serré quelque trésor mal acquis ; on n'ose pas y jeter les yeux soi-même, de peur d'y attirer l'attention de la justice.

Son père la conduisit au Jardin des Plantes. Elle n'y était pas allée depuis longtemps, et en son absence le printemps avait fait du chemin. Le soleil était tiède ; la fleur des arbres précoces sentait bien. M. Bitterlin manqua de rien dire à son enfant que le printemps commençait leur corosaire, que sans doute, contre l'odeur des fleurs qui lui donnait la migraine. L'enfant aspirait délicieusement ces émanations légères qui parfument le commencement de l'année ; elle pétillait sur la terre humide comme sur un tapis moelleux ; elle pensait que les enfants étaient jolis avec leur grande moustache de cent centimes. L'ours blanc dodelinait de la tête au bord d'une eau sale et puante. Elle s'intéressa à la majorité de cet enfant et lui trouva une ressemblance sympathique. Mais la petite bablillarde, qui avait l'habitude de penser tout haut, oublia le commentaire des relations à son père. Le vieilla concierge, qui l'aperçut sur le seuil de la porte, en conclut qu'il partageait avec tout le monde et en avertit son pour eux. Mais du jour où l'on a mis un secret en commun, il n'est plus un secret, il n'est plus l'économie.

Le lendemain vers cinq heures, Mlle Bitterlin était assise, après un dîner silencieux, dans une salle plus nouvelle que d'ordinaire, tapissée de papier vert et ornée d'un tableau de Lancret, représentant un bosquet de verdure dans lequel un jeune homme et une jeune fille se tenaient tendrement enlacés. Le petit bleu, qui jouait le rôle de l'amant, était tout rouge de honte et de bonheur, et la jeune fille, qui avait le visage tout rose, semblait dire à son amant : "Ne t'approche pas de moi, je t'en prie, tu me ferais du mal." Mlle Bitterlin, les mains croisées sur les genoux, les yeux fixés sur le tableau, rêvait à quelque chose de pareil. Elle se disait que le bonheur ne pouvait pas lui manquer, puisque le ciel lui envoyait un amant si parfaitement beau, si parfaitement bien vêtu, si parfaitement bien élevé, si parfaitement bien fait, si parfaitement bien tout